



FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS

50^e édition

DOSSIER DE PRESSE

TG STAN | MAATSCHAPPIJ DISCORDIA

SERVICE DE PRESSE :

Rémi Fort - r.fort@festival-automne.com

Yoann Doto - y.doto@festival-automne.com

Assistés de Nicolas Lebrun

assistant.presse@festival-automne.com | 01 53 45 17 13





TG STAN MAATSCHAPPIJ DISCORDIA

Rambuku

Réalisation, **Kayije Kagame, Damiaan De Schrijver, Matthias de Koning**

Texte, **Jon Fosse**

Avec **Kayije Kagame, Damiaan De Schrijver, Matthias de Koning**

Production tg STAN ; Maatschappij Discordia
Coproduction Théâtre Garonne – scène européenne (Toulouse) ;
Théâtre La Mouche (Saint-Genis-Laval)
Coréalisation Théâtre de la Bastille (Paris) ; Festival d'Automne à Paris

En partenariat avec France Inter



Qu'est-ce que Rambuku ? Est-ce un lieu, un être, un rite, un remède ? Jon Fosse signe un quasi-monologue pour une femme et deux hommes où il est question d'amour, d'ailleurs et de fin. tg STAN, Maatschappij Discordia et Kayije Kagame trouvent dans cette écriture mystérieuse une matière idéale pour leur théâtre de l'instant, sur un fil entre humour et abîme.

Une femme parle. De brefs et longs silences habitent sa parole intarissable, à la fois chancelante et décidée. Un homme écoute et exécute le script qu'elle lui dicte. Que font-ils ensemble ? Quel est ce passé qu'elle semble regretter ? Avec lui, souhaite-t-elle partir vers la réconciliation, la rupture ou le renouveau ? Le départ tant attendu est imminent. Rambuku, dit-elle, serait un ailleurs bien plus doux que cet « insupportable ici ». En peu de mots, par des répétitions et des ellipses, avec « une immense simplicité » selon Damiaan De Schrijver, Jon Fosse saisit la vie dans sa puissante complexité. Ému par l'écriture du dramaturge norvégien contemporain, le cofondateur du collectif anversois s'associe à Matthias de Koning de Maatschappij Discordia – son acolyte de longue date – et à l'actrice suisse d'origine rwandaise Kayije Kagame pour incarner cette partition exigeante. Dans le théâtre nu de tg STAN, dans les silences et les déchirures, il y aura, assurément, une lumière.

THÉÂTRE DE LA BASTILLE

Lun. 6 décembre au sam. 15 janvier

Durée : 50 minutes

CONTACTS PRESSE :

Festival d'Automne

Rémi Fort, Yoann Doto

01 53 45 17 13

Théâtre de la Bastille

Emmanuelle Mougne

01 43 57 78 36 | emougne@theatre-bastille.com

ENTRETIEN

Il s'agit de la troisième pièce de Jon Fosse que vous mettez en scène. Quelle relation tissez-vous avec l'œuvre du dramaturge norvégien ?

Damiaan De Schrijver : Le premier texte que j'ai lu de Jon Fosse, *Dors, mon petit enfant*, publié en 2000, a constitué le prologue de *Pièce en plastique* de Marius von Mayenburg dans *Quoi / Maintenant* créé en 2016. Après ça, j'ai eu envie de tout connaître de Jon Fosse et je me suis perdu dans la lecture de ses pièces et de ses romans, pour finir par tomber amoureux de *Je suis le vent*, publié en 2007. Sous couvert d'une conversation banale, d'abstraction et d'humour, sans être explicite, cette pièce parle d'un sujet qui me touche profondément : le suicide. J'ai pleuré en la lisant car Jon Fosse a su écrire ce que j'ai pu déjà, un jour, ressentir. J'ai appelé mon maître, mon professeur Matthias de Koning, en lui demandant de travailler avec moi cette pièce car il fallait que je dise ça. Avec Maatschappij Discordia, nous avons donc monté *Eg er vinden, Ik ben de wind (Je suis le vent)* en 2018. Il y a quelques années, j'ai rencontré Kayije Kagame lors d'un atelier-spectacle à l'École Nationale Supérieure des Arts et techniques du Théâtre (ENSATT) à Lyon où elle terminait son cursus avec Frank Verduyssen. Dès lors, nous sommes devenus amis avant même de jouer ensemble. C'est beaucoup plus tard, lorsque j'ai découvert *Rambuku*, qu'il m'a semblé évident que je le créerais avec elle.

Sa langue faite de répétitions, de silences et d'absences de ponctuation convoque-t-elle la vulnérabilité de l'acteur qui fait le théâtre de STAN ?

Damiaan De Schrijver : Le langage est notre terrain de jeu et c'est en cela que l'écriture de Jon Fosse m'anime particulièrement. Ce langage si simple à première vue, voire sommaire, tramé de silences et de répétitions, donne aux mots une profondeur mystique. Dans ce texte très dense, nous sommes trois mais c'est essentiellement Elle qui parle, Lui qui seulement répète et obéit, tout comme le troisième, Rambuku. Chaque oui, chaque non, chaque petite phrase et chaque silence demandent à être assimilés : il n'y a pas de place pour de grandes improvisations. Kayije Kagame se jette dans ce texte qui demande un travail insupportable. Ces silences scandaleux nécessitent de la légèreté, du souffle, de l'ouverture. Il nous faut nous délester des présupposés et toujours trouver une raison de dire en direct. Ce texte laisse beaucoup de vide et d'espace à celui qui l'interprète comme à celui qui l'écoute. La partition de l'actrice, trouée de silences, est effrayante. Avec STAN, nous avons toujours considéré que les spectateurs puissent être témoins de nos erreurs et des aléas.

L'abstraction dramatique de ce texte de Jon Fosse semble correspondre à l'abstraction formelle avec laquelle vous traitez les pièces que vous montez, du répertoire ou contemporaines. Comment abordez-vous cette pièce elliptique ?

Damiaan De Schrijver : On y trouve ce qu'on cherche. C'est une femme qui fait un résumé de sa vie à quelqu'un qui est peut-être son homme. Elle ne cesse de parler de Rambuku. Lorsque Matthias arrive, chacun verra en lui son Rambuku. Est-ce une personne, un endroit, Dieu, la vie ou la mort ? La pièce parle du désir de ne pas être ici, du désir d'être ailleurs. On croit toujours qu'ailleurs sera mieux, qu'après sera meilleur. Ce sont des questions existentielles que Jon Fosse soulève et partage avec le public. On peut trouver de l'humour et de la lumière dans cette œuvre complexe ancrée

dans la banalité du quotidien. Je veux que nous gardions les pieds enracinés, que ce ne soit pas sacré. Je veux que cela reste entre nous, je veux dire, ici, maintenant, sur terre. C'est bien l'un des premiers enjeux du texte.

Et si l'on parle de la forme, votre décor s'annonce, comme toujours, des plus sobres. Néanmoins, y figurent vos toiles. Vous peignez, donc ?

Damiaan De Schrijver : Oui, je peins, c'est ce que j'aime faire le plus. J'essaie de peindre des petits paysages, des natures mortes. Ce travail me donne l'occasion de peindre sur de grandes surfaces, avec un ami à moi qui est un vrai peintre, Tom Liekens. Notre décor se résume à un sol, des planches, des lumières, trois chaises, deux tables, une carafe d'eau et mes peintures : des tissus de 6m par 6 m que j'ai traités en bleu foncé et noir. Ce seront deux fonds, qui viendront sûrement l'un après l'autre et qui, peut-être, tomberont.

Revenons au texte : vous avez traduit Jon Fosse (Je suis le vent). Vous travaillez aujourd'hui à partir de la traduction de Terje Sinding. Est-ce que ce précédent passage par la traduction a modifié votre rapport à la langue de Jon Fosse, à son interprétation ?

Damiaan De Schrijver : Pour la traduction de *Je suis le vent*, nous avons eu la chance de travailler avec Maaïke van Rijn qui est néerlandaise. C'était la première fois que je travaillais avec quelqu'un qui connaît la langue norvégienne. Je parle flamand et Matthias néerlandais, ces deux langues ont une grammaire commune mais leur prononciation est différente. Nous interprétons la majeure partie du texte en néerlandais surtitré et les dernières pages, en français – dans la traduction de Terje Sinding. *Rambuku* sera joué intégralement en français. Elle dicte à Lui et au troisième protagoniste le script de leur drame intime. Que raconte leur rapport, inscrit dans un système théâtral ? Et qu'en est-il de la notion de personnage ? Elle écrit des choses et tend des feuilles à Lui, qui les lit. On a l'écrivain, le texte, la direction et le jeu. On a également le triangle entre auteur, comédien et public. Ça parle du théâtre oui, comme de la vie. Dans *Je suis le vent*, L'Un et L'Autre n'ont pas de nom et ici, c'est Elle, Lui et le troisième, *Rambuku*. Pour STAN, le personnage, c'est le texte.

En l'occurrence, Matthias de Koning a nourri votre rapport au personnage. Précédemment, vous avez dit « mon maître, mon professeur » à son propos. Quelle place occupe-t-il auprès de STAN ?

Damiaan De Schrijver : Au tout début, Matthias était notre professeur de théâtre. C'est lui qui nous a permis de nous émanciper, de ne plus considérer que nous devions nous mettre au service d'un metteur en scène, de nous affranchir de toute hiérarchie. Son enseignement nous a permis de signer le début de ce travail en collectif où il n'y a plus eu ni metteur en scène ni comédien ; de faire tomber le quatrième mur et donc, de délaïsser la notion de personnage dans l'interprétation. Avec sa propre compagnie, Matthias a beaucoup travaillé sur ces questions et il est resté pour moi le « maître ». Quand nous jouons ensemble il n'y a pas de hiérarchie seulement, je sais ce qu'il m'a appris.

En parlant d'apprentissage : « savoir », « comprendre » sont des mots qui ponctuent Rambuku. Qu'est-ce que cela vous évoque ?

Damiaan De Schrijver : « Je ne comprends pas », « je ne comprends rien » et « je commence à comprendre » sont les clés de mon travail ! Il faut toujours une part de mystère. Dans cette pièce, sommes-nous vivants, déjà morts, est-ce un rêve, est-ce vrai ? Nous ne savons pas. Tout ce que je sais, c'est ce qui me touche : Jon Fosse parvient à poser des questions empreintes de mysticisme sans qu'elles deviennent philosophiques. Habituellement, je ne suis pas attiré par ce genre-là mais Jon Fosse me fait pleurer et rire à la fois. Et ça, j'adore. Nous rencontrons les écrivains qui expriment ce que nous ne parvenons ni à dire ni même à écrire. Jon Fosse me donne la possibilité de parler d'une chose qui me touche profondément. Avant qu'on ne vienne à mourir, il me semble important de se poser cette immense question : pourquoi est-on ici ?

La pièce parle d'un insupportable ici et d'un ailleurs idéalisé. Écrite en 2006, elle résonne tout particulièrement avec l'air du temps et ce profond désir d'un autre lieu, d'un « après ». Quel regard portez-vous sur cela ?

Damiaan De Schrijver : Cette pièce est une métaphore de ce que nous traversons aujourd'hui mais c'est beaucoup plus fort que l'anecdote, plus existentiel. Pense-t-on vraiment que cela puisse être mieux quelque part ailleurs ou après ? Jon Fosse questionne mais ne donne pas de réponse. Certaines personnes voient une lumière et d'autres ne voient que l'obscurité, certaines voient un espoir après la mort et d'autres, non. Cela m'évoque le pouvoir qu'on accorde à certaines religions. Cette pièce interroge mon agnosticisme autant que le théâtre. Je voudrais y croire avec lui, au théâtre comme à la lumière.

On retrouve dans cette pièce la ligne de crête entre humour et tragédie que bien souvent vous empruntez avec STAN.

Damiaan De Schrijver : Les nombreuses répétitions du texte créent à la fois une mélodie mais aussi une forme d'autodérision, une parodie de la vie en quelque sorte. J'aime quand un comédien arrive à se moquer de lui-même. À mon sens, c'est une des choses les plus sérieuses au monde. Plus je vieillis, plus je vois la vie comme une tragi-comédie. C'est comme une pièce de Thomas Bernhard qui aurait bien cuit : ce sont les grandes questions qui restent et ouvrent de nouvelles perspectives. À mon sens, il y a de l'espoir dans cette pièce, mais c'est une petite, toute petite, lueur.

Propos recueillis par Mélanie Jouen

BIOGRAPHIE

tg STAN

La compagnie de théâtre tg STAN, l'acronyme de Stop Thinking About Names, est le collectif de théâtre autour de Jolente De Keersmaeker, Damiaan De Schrijver et Frank Vercruyssen, qui se sont rencontrés à la fin des années 1980 au Conservatoire à Anvers. C'est aussi là que le collectif a régulièrement travaillé avec, entre autres, Matthias de Koning de Maatschappij Discordia, qui leur a fait découvrir une autre conception du théâtre, moins dogmatique. Le collectif opère à partir du principe démocratique qui veut que tout le monde participe à toutes les décisions, aux choix des textes, du décor, de l'éclairage, et même des costumes et des affiches. tg STAN donne une place centrale au comédien et croit dur comme fer au concept du comédien souverain, qui est aussi bien interprète que créateur. Les répétitions ne se déroulent pas de façon conventionnelle : la plus grande partie du processus de répétition a lieu autour de la table. Dès que le choix d'un texte est fixé, celui-ci est adapté et retravaillé, reformulé, afin de produire un nouveau texte de jeu, propre au collectif. Les artistes ne montent finalement sur scène qu'à peine quelques jours avant la première de la pièce, mais le spectacle ne prend réellement corps que dès l'instant où il est joué devant un public.

tg STAN opte délibérément pour du théâtre de texte et peut se prévaloir d'un répertoire riche et varié, qui fait la part belle aux œuvres d'auteurs dramatiques classiques comme Tchekhov, Gorki, Schnitzler, Ibsen, Bernhard ou Pinter. La démarche consiste à dépoüssiérer des textes de l'histoire du théâtre et à les transposer dans l'ici et maintenant à travers leur relecture et en les situant dans un contexte contemporain. Outre les grands classiques, tg STAN choisit souvent aussi des textes d'auteurs contemporains, comme récemment encore en montant une pièce de Yasmina Reza, ou passe commande à des auteurs, comme Willem de Wolf, Oscar Van den Boogaard ou Gerardjan Rijnders, entre autres. Le choix peut cependant aussi se porter sur des collages de textes, en partant aussi bien de textes de théâtre que de nouvelles, de sketches, de scénarios de films, de traités de philosophie et de romans. tg STAN part de la conviction que le théâtre n'est pas un art élitaire, mais plutôt une réflexion critique sur la façon dont chacun de nous se positionne dans la vie, sur nos croyances, nos préoccupations, nos indignations.

Outre la quête d'affinités communes, le collectif veille aussi à laisser de la place à son besoin de rencontres et d'échanges avec des comédiens invités ou d'autres compagnies. Précédemment, tg STAN a souvent collaboré avec Maatschappij Discordia (NL), Dood Paard (NL), de Koe (BE), Olympique Dramatique (BE) et Rosas (BE).

Au cours des vingt dernières années, le collectif a constitué un vaste répertoire de spectacles en langues étrangères et effectuée de grandes tournées à travers l'Europe (France, Espagne, Portugal, Norvège), et intercontinentales aussi (Tokyo, Rio de Janeiro, New York, Québec), tant avec des versions en langues étrangères de leurs spectacles créés en néerlandais qu'avec des créations en français ou en anglais à l'étranger.

tg STAN au Festival d'Automne à Paris :

- 2000 *JDX Un ennemi du peuple ; Point Blank ; Quartett* (Théâtre de la Cité internationale)
- 2001 *Les Antigones* (Théâtre de la Bastille)
- 2002 *Tout est calme* (Théâtre de la Bastille)
- 2003 *Du Serment de l'écrivain du Roi et de Diderot* (Théâtre de la Bastille)
- 2005 « voir et voir » ; *ANATHEMA (nouveau titre pour Imensa) ; Impromptus ; L'Avantage du doute ; My Dinner with André* (Théâtre de la Bastille)
- 2007 « Sauve qui peut », *pas mal comme titre* (Théâtre de la Bastille)
- 2009 *Impromptu XL ; Le Chemin solitaire* (Théâtre de la Bastille)
- 2010 *Le Tangible* (Théâtre de la Bastille)
- 2012 *Les Estivants* (Théâtre de la Bastille)
- 2015 *La Cerisaie* (La Colline - Théâtre National)
Onomatopée (L'Apostrophe, La Scène Watteau, Théâtre de la Bastille)
- 2016 *Amours et Solitudes* (Atelier de Paris)
- 2018 *Infidèles - De Roovers* (Théâtre de la Bastille)
Atelier - de KCE / Maatschappij Discordia (Théâtre de la Bastille)
Après la répétition (Théâtre de la Bastille)
Quartett - Anne Teresa de Keersmaeker (Centre Pompidou)
- 2019 *The way she dies - Tiago Rodrigues* (Théâtre de la Bastille)